

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE BILINGUE
BILINGUAL ANARCHIST POPULAR EDITION

LE DERNIER PROBLEME THE FINAL PROBLEM

Arthur-Conan Doyle

traducteur non référencé dans
l'édition La Renaissance du livre, Paris 1930

illustré par. **Sidney Paget**
illustrated by

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

"The great falls of the Reichenbach"
Joseph Mallord William Turner, (1804) Domaine public



LE DERNIER PROBLÈME
THE FINAL PROBLEM

LE DERNIER PROBLÈME

C'est avec une profonde tristesse que je consacre ces dernières pages au souvenir de mon ami Sherlock Holmes, dont les facultés si exceptionnelles ont inspiré tous mes récits.

Je me suis donné pour tâche de dévoiler au public les faits vraiment extraordinaires auxquels je me suis trouvé mêlé, depuis l'époque où un hasard particulier nous a réunis autour d'Une Étude de rouge, jusqu'au moment où mon ami a dû intervenir dans l'affaire du Traité naval. Je tiens à faire remarquer en passant que cette intervention a évité sans aucun doute des complications internationales très menaçantes. Je sens que mon œuvre est imparfaite, incohérente même ; j'avais la ferme intention de ne pas la poursuivre, et de passer sous silence l'événement qui a créé dans ma vie un vide si grand, qu'au bout de deux années il n'est pas encore comblé. Mais les lettres publiées récemment, lettres dans lesquelles le colonel James Moriarty défend la mémoire de son frère, m'ont forcé à rompre le silence, et je me vois obligé d'exposer au public les faits tels qu'ils se sont passés. Je suis, d'ailleurs, seul à connaître la vérité absolue ; il n'y a, du reste, plus rien à ménager : l'heure de parler est venue.

Je crois pouvoir affirmer que les faits n'ont été connus que par trois organes : le Journal de Genève du 6 mai 1891, une dépêche Reuter reproduite dans les journaux anglais du 7 mai, et enfin les lettres toutes récentes auxquelles je viens de faire allusion. Les deux premières de ces relations étaient très succinctes ; quant à la dernière, elle dénaturait complètement l'événement. Je vais le prouver, car il appartient à moi seul de révéler à l'opinion publique les incidents véridiques et réels survenus entre le professeur Moriarty et M. Sherlock Holmes.

Vous vous souvenez peut-être qu'après mon mariage et mes débuts comme médecin civil, l'intimité qui avait jusque-là existé entre Holmes et moi s'était sensiblement refroidie. Il venait encore me voir, de temps à autre, quand il avait besoin d'un compagnon pour ses enquêtes, mais ces occasions devenaient de plus en plus rares, et, en 1890, il ne s'en présenta, à ma souvenance, que trois.

Pendant l'hiver de cette même année et au début du printemps de 1891, j'appris par les

journaux que le gouvernement français avait chargé mon ami d'une mission de la plus haute importance ; les deux lettres que Holmes m'adressa de Narbonne et de Nîmes me firent supposer que son séjour en France serait de longue durée. Aussi fus-je très surpris de le voir entrer, le 24 avril au soir, dans mon cabinet de consultation. Je m'aperçus immédiatement qu'il était plus pâle et plus maigre que de coutume.

— Oui, dit-il, répondant à mon regard étonné plutôt qu'à mes paroles, je ne me suis guère ménagé ces temps-ci, j'ai été surchargé de besogne. Verriez-vous un inconvénient à ce que je ferme vos volets ?

La pièce n'était éclairée que par la lampe placée sur la table où je lisais. Holmes longea le mur jusqu'à la fenêtre, et, tirant les volets d'un mouvement brusque, les ferma au verrou.

— Vous avez peur, demandai-je.

— Eh bien, oui.

— Peur de quoi ?

— De fusils à vent.

— Mon cher Holmes, que voulez-vous dire ?

— Je pense que vous me connaissez assez, mon cher Watson, pour savoir que je ne suis pas un névrosé, mais j'estime que ne pas voir le danger, quand il vous menace, est une preuve de bêtise et non de courage. Donnez-moi donc une allumette.

Il alluma une cigarette et aspira quelques bouffées qui semblèrent calmer ses nerfs.

— Excusez-moi d'être venu tard et ne m'en veuillez pas non plus si, tout à l'heure en vous quittant, vous me voyez sauter par-dessus le mur au fond du jardin.

— Mais que signifie tout cela ?

Il étendit la main, et, à la clarté de la lampe, j'aperçus deux phalanges de ses doigts broyées et saignantes.

— Vous reconnaîtrez que je n'exagère rien, dit-il en souriant ; j'ai eu cependant de la chance dans mon malheur, car l'objet qui m'a atteint aurait pu me briser la main. Mme Walson est-elle ici ?

— Non, elle est en visite chez des amis.

— Alors, vous êtes seul ?

— Oui.

— Eh bien ! dans ce cas, je n'ai plus aucun scrupule à vous demander de venir avec moi sur le continent pour huit jours.

— Et où irons-nous ?

— Oh ! peu importe.

Tout ceci devenait de plus en plus étrange. Holmes n'était pas homme à s'absenter sans un motif grave ; la pâleur de son visage, la lassitude qui se peignait sur ses traits m'indiquaient assez que ses nerfs étaient au paroxysme de leur tension. Il lut mon étonnement dans mes yeux ; joignant les doigts, il appuya ses coudes sur ses genoux et m'expliqua la situation.

— Vous n'avez sans doute jamais entendu parler du professeur Moriarty ? me dit-il.

— Non, jamais.

/

*Il étendit la main, et, à la clarté de la lampe,
j'aperçus deux phalanges
de ses doigts broyées et saignantes*

— Voilà précisément le côté merveilleux de l'affaire, s'écria-t-il. Cet homme remplit Londres de ses exploits sans que personne ne s'en doute. Aussi tient-il le record du crime. Je vous jure, Watson, que si je pouvais mettre la main sur sa personne et délivrer la société de sa triste présence, j'estimerai avoir atteint l'apogée de ma carrière, et je rentrerais volontiers dans le calme. Entre nous, les dernières affaires auxquelles j'ai été mêlé et les services que j'ai eu l'occasion de rendre à la famille royale de Suède, comme à la République française, me valent une très belle situation ; je puis maintenant satisfaire mes goûts paisibles, vivre de mes rentes en me consacrant tout entier à mes études de chimie. Mais, mon cher Watson, il m'est impossible de rester assis dans mon fauteuil tant qu'un bandit, comme le professeur Moriarty, se promène librement dans les rues de Londres, sans être inquiété.

— Mais qu'a-t-il donc fait ?

— Sa carrière a été des plus extraordinaires. Homme bien né, il a reçu une excellente éducation ; il est doué de facultés très spéciales pour les mathématiques. À l'âge de vingt et un ans, il publiait sur le binôme de Newton un traité qui eut un retentissement universel, et qui lui valut la chaire de mathématiques dans une de nos universités secondaires ; il semblait donc avoir un bel avenir devant lui. Il portait malheureusement dans le sang et par atavisme les instincts les plus vicieux qui, loin de s'atténuer, ne firent que se développer ; ses déplorables instincts, servis par ses puissantes facultés mentales, firent de lui un être essen-

tiellement dangereux. Dans la ville universitaire même, de fâcheuses rumeurs commencèrent à circuler sur son compte ; il dut finalement renoncer à sa chaire et gagner Londres où il devint préparateur pour l'école militaire. Voilà ce qu'on en connaît dans le public ; mais il me reste à vous apprendre ce que je suis seul à avoir découvert. Comme vous le savez, Watson, personne n'a pénétré mieux que moi dans l'élite du monde criminel de Londres ; or, je me suis depuis longtemps convaincu qu'il existe derrière le malfaiteur une puissance occulte, une sorte de force merveilleusement combinée qui, toujours, contrecarre la loi et couvre le coupable de son bouclier. Maintes fois dans les cas les plus variés : faux, vols, meurtres, j'ai senti la présence de cette force, j'ai suivi son action dans bien des crimes demeurés inconnus et pour lesquels je n'avais pas été personnellement consulté. Pendant des années j'ai cherché à percer le mystère, et je suis enfin arrivé à trouver une piste que j'ai suivie à travers mille détours ; cette piste vient de me faire aboutir à l'ex-professeur Moriarty, le célèbre mathématicien.

Il est, mon cher Watson, le Napoléon du crime ; pour moi, il personnifie l'instigateur de la moitié des forfaits commis dans cette capitale, et de presque tous ceux qui restent impunis. C'est un génie, un philosophe, un grand penseur ; il a un cerveau merveilleusement organisé. Il reste immobile comme l'araignée au centre de sa toile, mais cette toile a mille ramifications, et il perçoit les vibrations de chacun des fils. Il fait peu de chose par lui-même, il ne trace que les plans d'opération pour ses agents aussi nombreux qu'admirablement dressés. Y a-t-il un crime à commettre, un papier à subtiliser, une maison à piller, un homme à faire disparaître, le professeur en est informé ; il combine l'attaque et le crime s'accomplit aussitôt. Il peut se faire que l'exécuteur du coup soit pris : dans ce cas, il est pourvu largement à sa caution et à sa défense, mais le pouvoir central dont relevait cet agent ne se voit jamais atteint, ni même soupçonné. C'est cette organisation, mon cher Watson, que j'ai dépistée : pour la découvrir et la ruiner, j'ai dû déployer toute mon énergie.

Le professeur s'était entouré d'une garde habilement choisie et contre laquelle tous les ef-

forts échouaient. Je n'arrivais jamais à fournir des preuves suffisantes pour faire condamner mon homme en justice. Vous connaissez mes facultés, mon cher ami ; eh bien ! au bout de trois mois, je dus reconnaître que j'avais dans la personne de mon antagoniste sinon un maître, du moins un égal.

L'horreur que m'inspiraient ses crimes disparaissait devant l'admiration, que provoquait en moi son habileté. Seulement il fit un faux pas (bien léger, il est vrai), mais ce faux pas constituait une faute grave, au moment même où je le serrais de près. L'occasion était belle, je la saisis, et commençai aussitôt à tendre mon filet autour de lui. Les mailles de ce filet vont bientôt se fermer. Dans trois jours, c'est-à-dire lundi prochain, le fruit sera bon à cueillir, et le professeur avec toute sa bande sera entre les mains de la police. À ce moment, nous assisterons au plus grand procès criminel du siècle, et nous aurons la clé de plus de quarante affaires restées mystérieuses. Mais vous comprenez que si nous nous pressons trop, ils nous glisseront entre les mains, même à la dernière minute.

Mon rêve était d'arriver à mon but sans donner l'éveil au professeur Moriarty. Malheureusement il est trop malin pour que quelque chose lui échappe. Il a suivi chaque mouvement que je faisais pour l'enserrer dans mes mailles ; maintes fois il a cherché à m'échapper, je l'ai toujours ressaisi. Cette lutte audacieuse, si je vous en narrais les détails, mon cher Watson, prendrait place parmi les épopées les plus brillantes des annales des détectives. J'ai dû faire feu de toutes pièces, déployer tout mon talent, mais aussi je n'avais jamais rencontré un semblable adversaire. Dès qu'il me portait un coup violent, je le parais aussitôt. Ce matin j'avais pris mes dernières dispositions : il ne me fallait plus que trois jours pour mener l'affaire à bonne fin. J'y réfléchissais dans ma chambre, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et livra passage... au professeur Moriarty lui-même.



"PROFESSOR MORIARTY STOOD BEFORE ME."

*la porte s'ouvrit et livra passage...
au professeur Moriarty lui-même*

J'ai les nerfs solides, vous le savez, et pourtant j'éprouvai un frisson en voyant devant moi l'homme dont la pensée me hantait depuis si longtemps. Je le connaissais parfaitement : grand, mince, avec un front bombé très proéminent et des yeux profondément enfoncés ; il a un visage blafard et complètement rasé qui lui donne l'apparence d'un ascète, tout en lui conservant la physionomie d'un professeur. Ses épaules sont voûtées par l'étude, et sa tête penchée en avant oscille de droite et de gauche à la manière des reptiles. Ses yeux ridés se fixèrent sur moi avec curiosité.

« — Votre développement frontal est moins fort que je ne le croyais, me dit-il. Vous avez la mauvaise habitude de porter des armes chargées dans la poche de votre robe de chambre. »

Dès son entrée j'avais compris que ma situation devenait critique. Il me fallait à tout prix arriver à lui imposer silence. Sans perdre un instant, j'avais fait passer mon revolver de mon tiroir dans ma poche, le dissimulant de mon mieux sous mes vêtements. Me voyant découvert, je plaçai l'arme en évidence sur la table. Il continua à sourire et cligna de l'œil, mais avec une expression telle que je me félicitai d'avoir cette arme à portée de ma main.



"HE TURNED HIS ROUNDED BACK UPON ME."

*Puis il me tourna le dos
et se retira en clignant des yeux*

« — Vous ne me connaissez évidemment pas, dit-il.

« — Je vous connais, au contraire, parfaitement, répondis-je. Veuillez prendre une chaise, j'ai cinq minutes à vous donner si vous avez à me parler.

« — Vous avez déjà eu l'intuition de ce que j'ai à vous dire.

« — Il est alors probable que vous devinez ma réponse.

« — Êtes-vous prêt ?

« — Absolument.

Il porta la main à sa poche pendant que je saisisais mon pistolet sur la table. Mais il ouvrit simplement un agenda sur lequel étaient griffonnées quelques dates.

« — Vous vous êtes trouvé sur mon chemin le 4 janvier, dit-il. Le 23, vous m'avez gêné ; vers le milieu de février, vous m'avez causé un tort sérieux ; à la fin de mars, vous avez

complètement bouleversé mes plans. Et maintenant, à la fin d'avril, votre continuelle persécution attente à ma liberté. La situation est intenable.

« — Avez-vous une proposition à me faire ? demandai-je.

« — Oui, je vous prie de vous arrêter, monsieur Holmes, répondit-il en hochant la tête. Vous ferez bien de vous en tenir là.

« — Pas avant lundi, en tout cas, répliquai-je.

« — C'est bon, c'est bon, reprit-il. Un homme de votre intelligence doit comprendre qu'il n'y a qu'une seule manière d'en finir : c'est de vous retirer. Vous avez poussé les choses à un tel point qu'il ne vous reste plus que cette ressource-là. Je vous avoue que l'habileté dont vous avez fait preuve a été pour moi un vrai régal intellectuel et il me serait réellement pénible d'en arriver à une mesure extrême. Vous souriez, monsieur, je vous assure pourtant que je ne plaisante pas.

« — Je suis par profession habitué au danger, répondis-je.

« — Il n'est pas question de danger, dit-il, mais d'une mort certaine. Non content, de vous attaquer à un seul individu, vous vous en prenez à une puissante organisation dont, malgré votre habileté, vous êtes loin de soupçonner l'étendue. Il faut vous retirer, monsieur Holmes, ou il vous arrivera malheur.

« — Le charme de votre conversation, dis-je en me levant, me fait négliger une importante affaire qui m'attend ailleurs.

Il se leva aussi et me regarda en silence, puis, hochant la tête tristement :

« — Enfin, enfin, dit-il, c'est fâcheux. J'ai pourtant conscience de vous donner un avertissement suffisant : je connais par le menu votre plan d'attaque ; il vous est impossible de l'exécuter avant lundi. Vous me provoquez en duel, monsieur Holmes, et vous espérez me voir sur le banc des accusés ; détrompez-vous, vous ne m'y verrez jamais. Vous pensez avoir le dessus ? Vous vous faites illusion. Si vous êtes assez habile pour me perdre, croyez bien que je vous réserve le même sort.

« — Vous m'avez fait plus d'un compliment, monsieur Moriarty, dis-je. À mon tour, je vous affirme que si j'étais certain de vous perdre, je n'hésiterais pas à me sacrifier et cela dans l'intérêt général.

« — Je puis vous promettre que c'est vous qui succomberez et non pas moi », répondit-il d'un ton bourru.

Puis il me tourna le dos et se retira en clignant des yeux.

Tel fut, mon cher ami, mon singulier entretien avec le professeur Moriarty. J'avoue que j'en demeurai plus désagréablement impressionné que si j'avais eu affaire à un vulgaire butor, car cette manière de parler, douce et ferme, me révélait une volonté à toute épreuve. Vous me demanderez, n'est-ce pas, pourquoi je ne lance pas la police contre lui ? La raison en est bien simple : j'ai la conviction que le coup sera porté par un de ses agents et cette conviction se base sur des preuves.

— Vous avez donc déjà été attaqué ?

— Mon cher Watson, le professeur Moriarty n'est pas homme à laisser l'herbe croître sous ses pieds. Je suis sorti vers midi pour traiter une affaire dans Oxford Street. Au moment où je tournais le coin de Bentinck Street, pour entrer dans Welbeck Street, un camion attelé de deux chevaux lancés au grand trot déboucha subitement et me vint droit dessus en un clin d'œil. D'un bond, je sautai sur le refuge ; une seconde de plus j'étais perdu. Le camion enfila la rue Marylebone et disparut aussitôt. Je suivis le trottoir ; mais au moment où je descendais Vere Street une brique détachée d'une toiture vint s'écraser à mes pieds. Je prévins la police et fis faire une perquisition dans la maison ; on trouva sur le toit des ardoises et des briques empilées pour quelque réparation, et on me persuada que le vent avait dû en emporter une. Je savais parfaitement ce qui en était mais je n'avais aucune preuve à fournir. Je pris alors un fiacre et me fis mener chez mon frère à Pall Mall. J'ai passé la journée chez lui, puis je l'ai quitté pour venir ici, et, en route, j'ai été attaqué par un vaurien armé d'un casse-tête. Je l'ai roulé par terre, puis la police l'a coffré, mais je vous réponds qu'on ne trouvera aucune corrélation entre l'individu contre les dents duquel je me suis écorché les doigts, et le professeur de mathématiques qui écrit des x sur un tableau noir à dix milles d'ici. Vous comprenez maintenant pourquoi mon premier mouvement, en entrant ici, a été de fermer vos volets, et pourquoi aussi je vous ai demandé la permission de repartir par une autre porte que celle d'entrée.

J'avais souvent admiré le courage de mon ami, mais jamais autant qu'à cet instant où, assis là devant moi, il récapitulait, avec un calme étonnant, la série des incidents qui avaient failli lui coûter la vie.

— Vous allez passer la nuit ici, dis-je.

— Non, mon cher, je suis un hôte trop dangereux. J'ai dressé mon plan, tout ira bien. L'affaire est si avancée que l'arrestation peut avoir lieu sans ma présence. Mon intervention ne sera utile que pour la condamnation. Il est donc préférable que je m'en aille en attendant que la police agisse : je serais même très heureux si vous pouviez m'accompagner sur le continent.

— J'ai peu de malades en ce moment, répondis-je, et j'ai pour voisin un confrère complaisant. Je serai donc enchanté de vous accompagner.

— Et vous partiriez demain matin ?

— Oui, s'il le faut.

— C'est urgent. Voici mes instructions, veuillez les suivre à la lettre, mon cher Watson, car vous allez jouer avec moi une partie décisive contre le plus habile coquin et le plus puissant syndicat de criminels de l'Europe entière. Écoutez donc attentivement. Vous expédiez ce soir même, par un messenger sûr, tous vos bagages à la gare de Victoria, et vous aurez soin de n'y apposer aucune adresse. Demain matin vous ferez chercher un hansom en recommandant à votre homme de ne choisir ni le premier ni le second qui s'offriront à lui. Vous sauterez dans la voiture et vous vous ferez conduire à Lowther Arcade, au bout du Strand, en ayant soin de donner par écrit l'adresse au cocher et en lui recommandant de ne pas la jeter. Préparez à l'avance le prix de votre course, et, dès que la voiture s'arrêtera, traversez rapidement les Arcades, et arrangez-vous de façon à vous trouver à l'autre extrémité à 9 heures 1/4. Vous trouverez là, contre le trottoir, un coupé conduit par un individu vêtu d'un gros pardessus à col liséré de rouge. Vous monterez dedans, et vous gagnerez Victoria, juste à temps pour prendre l'express continental.

— Où vous retrouverai-je ?

— À la gare, j'ai fait réserver la deuxième voiture de première classe en partant de la tête du train.

— Alors, rendez-vous dans le wagon ?

— Oui.

En vain, je suppliai Holmes de passer la nuit chez moi. Il refusa, craignant sans doute d'attirer des désagréments sur son hôte. Il compléta en quelques mots ses instructions, puis il se leva et descendit avec moi dans le jardin dont il escalada le mur. Il se trouva ainsi dans Mortimer Street, et siffla un hansom qui l'emmena aussitôt.



un vénérable prêtre italien

Le lendemain matin, je me conformai aux instructions de Holmes. Je me procurai une voiture, choisie de manière à déjouer tout complot, et, immédiatement après déjeuner, je me fis conduire à Lowther Arcade que je traversai aussi vite que possible. À l'endroit désigné, je trouvai un coupé conduit par un gros cocher enveloppé dans une pèlerine de couleur sombre ; je sautai dans la voiture qui partit au grand trot dans la direction de Victoria Station et disparut après m'avoir déposé, sans que le conducteur ait même tourné la tête de mon côté.

Jusque-là tout allait bien. Mes bagages m'attendaient, et je découvris d'autant plus facilement le wagon désigné par Holmes, qu'il était le seul à porter la plaque « loué ». Il n'y avait plus que sept minutes avant le départ du train, et l'absence de Holmes commençait à m'inquiéter sérieusement. Je cherchai vainement à distinguer parmi les groupes de voyageurs et d'amis de ces derniers, la tour-

nure svelte de Holmes. Il n'était pas là. Je perdis quelques minutes à servir d'interprète à un vénérable prêtre italien qui, dans son mauvais anglais, ne pouvait pas arriver à faire comprendre à un employé qu'il voulait enregistrer ses bagages directement pour Paris ; enfin, jetant un dernier regard autour de moi, je regagnai mon wagon. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que, malgré la plaque « loué », l'employé y avait introduit le vieil Italien. Inutile de chercher à lui expliquer qu'il était là en intrus : mon italien était aussi piteux que son anglais. Je me résignai donc à mon sort en haussant les épaules, et je continuai à chercher des yeux mon ami, avec la plus grande inquiétude, redoutant un accident survenu peut-être dans la nuit. Les portières étaient déjà fermées et le coup de sifflet était donné, lorsque j'entendis ces mots derrière moi :

— Mon cher Watson, vous n'avez même pas daigné me dire bonjour.

Je me retournai stupéfait. Le vieux prêtre me regardait en face : ses rides avaient disparu, son nez ne rejoignait plus son menton, la lèvre inférieure n'était plus pendante, les yeux éteints avaient repris leur animation, la taille courbée s'était redressée. Cette apparition ne dura qu'une seconde. L'instant d'après, nouvelle transformation : Holmes venait de s'éclipser aussi rapidement qu'il m'était apparu.

— Grand Dieu ! m'écriai-je, que vous m'avez fait peur !

— Il ne faut négliger aucune précaution, murmura-t-il tout bas. J'ai des raisons de croire qu'ils sont sur nos talons. Tenez, voici Moriarty en personne.

Le train s'était mis en marche pendant que Holmes parlait ; regardant par la portière, je vis un homme de haute taille qui s'efforçait de fendre la foule et qui agitait la main pour faire signe d'arrêter le train. Mais il était trop tard, le train marchait déjà et quelques secondes après nous étions en dehors de la gare.

— Vous voyez que, malgré toutes nos précautions, nous l'avons échappé belle, me dit Holmes en riant.

Puis, se levant, il se débarrassa de la robe noire et du chapeau qui formaient son déguisement et les enferma dans un sac de voyage.

— Avez-vous lu les journaux du matin, Watson ?

— Non.

— Alors, vous n'avez pas vu ce qui s'est passé dans Baker Street.

— Dans Baker Street ?

— Oui, ils ont mis le feu à notre appartement, la nuit dernière. Il n'y a pas eu grand mal, du reste.

— Grand Dieu ! Holmes ; c'est affreux.

— Ils ont dû perdre ma piste après l'arrestation de l'homme au casse-tête, sans cela ils ne seraient pas allés me chercher chez moi. D'autre part, ils ont dû vous surveiller puisque Moriarty vient de venir à Victoria. N'avez-vous commis aucune imprudence en chemin ?

— Je me suis exactement conformé à ce que vous m'aviez prescrit.

— Avez-vous trouvé votre coupé ?

— Oui, il m'attendait.

— Avez-vous reconnu votre cocher ?

— Non.

— C'était mon frère Mycroft ; il vaut mieux, dans ces cas-là, ne pas mettre d'étranger dans la confiance. Mais il s'agit maintenant d'adopter une ligne de conduite vis-à-vis de Moriarty.

— Comme ce train est express et qu'il correspond avec le bateau, il me semble que nous l'avons réellement dépiqué.

— Mon cher Watson, vous ne semblez pas avoir mesuré la portée de mes paroles, lorsque je vous affirmais que cet homme est intellectuellement mon égal. Vous pensez bien que si j'étais lancé à sa poursuite, je ne me laisserais pas arrêter par un si faible obstacle. Lui en fera autant.

— Que va-t-il inventer alors ?

— Ce que j'inventerais à sa place. Pourquoi donc ?

— Il commandera un train spécial.

— Mais il est trop tard.

— Nullement. Notre train, s'arrête à Cantorbery, puis, il y a toujours au moins un quart d'heure d'intervalle entre l'arrivée du train et le départ du bateau. C'est là qu'il, nous rejoindra.

— On dirait, vraiment, que nous, sommes des criminels poursuivis. Faisons-le arrêter à son arrivée.

— Ce serait anéantir le travail de trois mois entiers. Nous prendrions, j'en, conviens, le gros poisson, la pièce de résistance, mais le fretin s'échapperait du filet. Lundi, nous les

tiendrons tous. Il ne faut donc pas songer pour l'instant à une arrestation.

— Que décider alors ?

— Nous quitterons le train à Cantorbery.

— Et puis ?

— Eh bien ! là, nous changerons de direction et nous filerons sur Newhaven, pour débarquer à Dieppe. Moriarty agira encore comme j'agis à sa place, il ira à Paris, reconnaîtra nos bagages et attendra deux jours à la consigne. Pendant ce temps, nous nous offrirons deux sacs de nuit en toile canevas, et nous nous procurerons les vêtements nécessaires dans les manufactures des pays que nous traverserons ; ainsi, nous cheminerons tranquillement vers la Suisse via Luxembourg et Bâle.

Je suis trop bon voyageur pour me laisser troubler par la perte de mes bagages ; j'avoue pourtant que j'étais vexé à l'idée de baisser pavillon et de fuir devant un pareil chenapan. Évidemment Holmes voyait plus clair que moi dans la situation. Donc à Cantorbery nous descendîmes : il n'y avait pas de train pour Newhaven avant une heure.

Je regardais tristement disparaître le fourgon qui emportait ma garde-robe, lorsque Holmes, me tirant par la manche, me montra la voie ferrée.

— Tenez déjà, dit-il, voyez-vous là-bas ?

Au loin, au milieu des bois de Kentish, on apercevait une légère colonne de fumée. Une minute plus tard, nous vîmes apparaître, sur la courbe qui aboutit à la gare, une locomotive et un wagon. Nous n'eûmes que le temps de nous dissimuler derrière une pile de bagages, pendant que la locomotive passait à toute vitesse en grinçant, mugissant et projetant une forte bouffée d'air chaud.

— Le voilà qui passe, dit Holmes, au moment où le wagon franchissait l'aiguille. Vous la voyez, notre homme vient de manquer de perspicacité. Il n'a pas su prévoir ce que nous ferions ; autrement, il eût agi en conséquence.

— Qu'aurait-il fait s'il nous avait rejoints ?

— Tout son possible pour m'assassiner, mais nous étions à deux de jeu. Maintenant que me conseillez-vous ? Faut-il déjeuner ici, quoiqu'il soit bien tôt, ou nous exposerons-nous à subir les tortures de la faim jusqu'à Newhaven ?



"IT PASSED WITH A RATTLE AND A ROAR."

la locomotive passait à toute vitesse en grinçant

Nous continuâmes notre voyage sur Bruxelles, où nous passâmes deux jours avant de nous diriger sur Strasbourg. Dès le lundi matin, Holmes avait télégraphié à la police de Londres, et, le soir même, nous trouvâmes une réponse qui nous attendait à l'hôtel. Holmes la déchira fiévreusement, et la lança dans la cheminée avec un juron.

— J'aurais dû m'en douter, gémit-il. Il leur a échappé.

— Moriarty ?

— Ils ont mis la main sur toute la bande, lui seul excepté. Il leur a glissé entre les mains. Naturellement, après mon départ, il ne s'est trouvé personne pour lui tenir tête ; je croyais bien pourtant avoir mis tous les atouts de leur côté. Croyez-moi, Watson, retournez en Angleterre.

— Pourquoi ?

— Parce que je deviens un compagnon de voyage dangereux. Cet homme joue son dernier atout ; il est perdu s'il rentre à Londres. Si j'ai bien vu clair dans son jeu, il va exercer sa vengeance sur moi, il me l'a promis dans le court entretien que nous avons eu ensemble et je ne doute pas qu'il tienne parole. Pour arriver à ses fins, il fera feu de tout bois et déploiera toute son énergie. Je vous conseille donc de retourner à vos affaires.

Une telle proposition n'était pas acceptable pour un vieux soldat et un fidèle ami comme

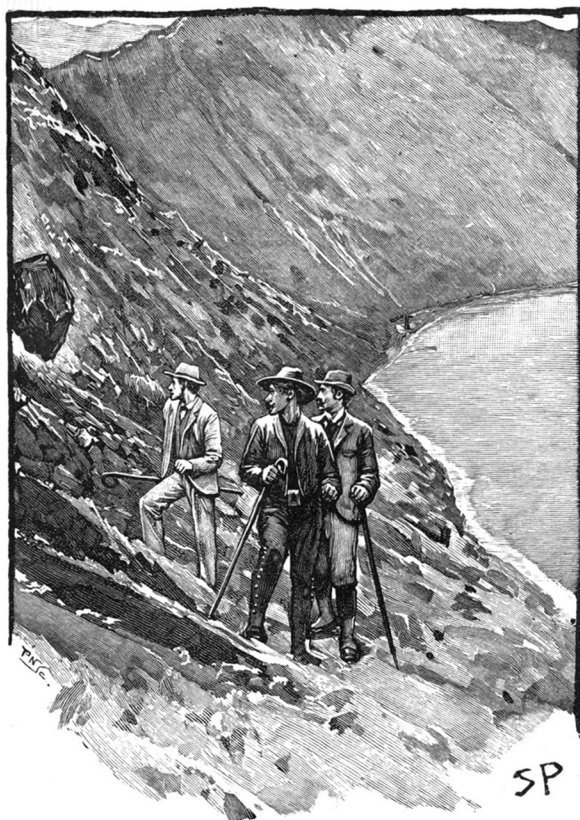
moi... Nous discutâmes la question pendant une demi-heure dans le buffet de Strasbourg, et le soir nous continuions notre voyage sur Genève.

Une semaine durant, nous remontâmes la ravissante vallée du Rhône, puis, bifurquant à Lenk, nous passâmes le col de la Gemmi tout couvert de neige pour descendre sur Meiringen, via Interlaken. Ce fut une excursion charmante : au-dessous de nous, la riante verdure du printemps ; au-dessus de nos têtes, la virginale blancheur de l'hiver ; mais rien ne pouvait dissiper le nuage qui pesait sur Holmes. Je lisais dans ses yeux une préoccupation constante. En traversant les paisibles villages des Alpes, comme dans les sentiers les plus solitaires de la montagne, je le voyais scruter le visage des passants ; il semblait convaincu que, nulle part, nous ne pourrions échapper au danger qui nous menaçait.

Je me rappelle qu'un jour, en traversant la Gemmi, nous côtoyons le mélancolique lac de Dauben. Tout à coup un rocher se détacha du flanc de la montagne à notre droite et roula derrière nous jusque dans l'eau. En un clin d'œil, Holmes fut au sommet, et, debout sur le point le plus élevé, il fouilla l'horizon dans toutes les directions. Notre guide eut beau nous affirmer qu'au printemps il roulait fréquemment des rochers à cet endroit, Holmes ne répondit pas, mais se contenta de sourire de l'air d'un homme qui voit se réaliser ce qu'il avait prévu.

Et pourtant malgré cette inquiétude, il n'était pas abattu. Au contraire, je ne lui avais jamais vu tant d'entrain. Il me répétait sans cesse qu'il renoncerait volontiers à sa carrière, s'il avait la certitude de délivrer la société du professeur Moriarty.

— Je crois, Watson, pouvoir dire sans me vanter que ma vie n'a pas été inutile. Si je faisais aujourd'hui la révision de mon bilan, je n'aurais rien à me reprocher, car j'ai avantageusement purifié l'air de Londres. Sur plus de mille affaires, j'ai conscience de ne m'être pas égaré une seule fois. Dernièrement, j'ai été tenté de sonder les problèmes fournis par la nature, de préférence à ceux plus compliqués qui résultait de nos conventions sociales. Vos mémoires, Watson, s'arrêteront le jour où je couronnerai ma carrière par la capture ou l'anéantissement du plus dangereux et habile scélérat de l'Europe entière.



"A LARGE ROCK CLATTERED DOWN."

un rocher se détacha du flanc de la montagne

J'abrège la fin de ce récit tout en précisant les faits ; quelque pénible que me soit ce sujet je tiens pourtant à n'omettre aucun détail.

Le 3 mai, nous arrivâmes au petit village de Meiringen où nous descendîmes à l'hôtel des Anglais tenu par le vieux Pierre Steiler, homme intelligent, qui avait servi pendant trois ans en qualité de maître d'hôtel à l'hôtel Grosvenor à Londres ; aussi parlait-il l'anglais à merveille. Sur son conseil, nous partîmes le 4 dans l'après-midi pour une excursion dans la montagne jusqu'au hameau de Rosenlani, où nous devions passer la nuit. Il nous recommanda toutefois de faire un détour pour voir au passage les chutes de Reichenbach qui sont à peu près à mi-côte.

C'est en effet un spectacle grandiose. Le torrent, gonflé par la fonte des neiges, se précipite dans un gouffre d'où l'écume jaillit en tourbillons si épais qu'on les prendrait facilement pour la fumée d'un incendie. La cheminée dans laquelle se précipite le torrent est une immense brèche formée dans des rochers noirâtres et brillants. Cette brèche se resserre tout à coup en une cavité sans fond, d'où l'écume jaillit avec rage sur les parois effritées. On est pris de vertige en regardant long-

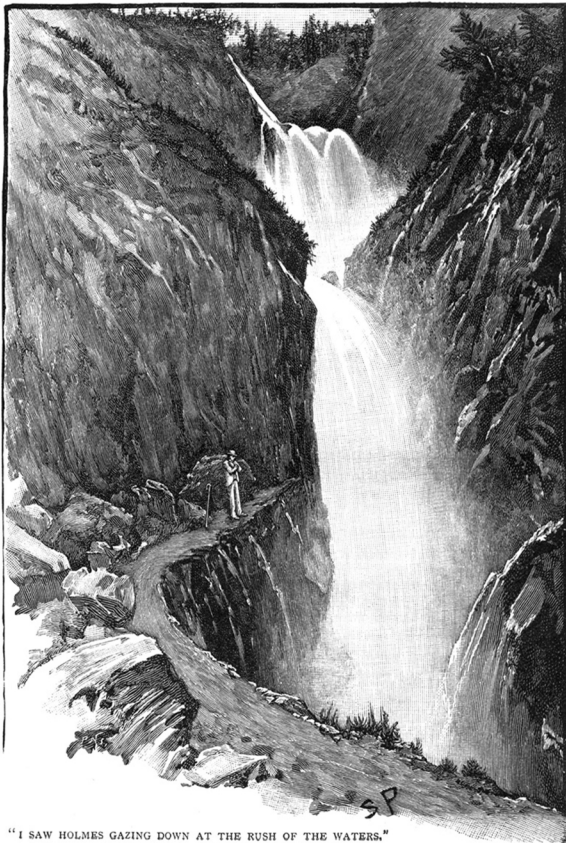
temps de suite cette masse d'eau d'un vert émeraude, et le nuage d'embrun qui s'en échappe avec un perpétuel mugissement.

Nous étions là, au bord du précipice, fascinés par la splendeur de cette masse d'eau venant se briser au-dessous de nous contre les rochers granitiques, et par ce murmure constant et presque humain qui s'élevait du fond de l'abîme.

Pour mieux ménager la vue, on avait tracé un sentier en demi-cercle autour de la chute. Mais comme ce sentier ne se prolonge point au delà, le touriste est forcé de revenir sur ses pas. Nous avions déjà rebroussé chemin, lorsque nous vîmes venir au-devant de nous un jeune gamin suisse avec une lettre à la main. La lettre portait le nom de notre hôtel et m'était adressée par le propriétaire. Il paraît que quelques minutes après notre départ, était arrivée une dame anglaise malade de la poitrine au dernier degré. Elle venait de passer l'hiver à Davos-Platz, et s'était mise en route pour rejoindre des amis à Lucerne, lorsqu'elle avait été prise subitement d'une hémorragie ; on pensait qu'elle n'y survivrait pas. Comme dernière consolation, elle désirait beaucoup voir un médecin anglais et c'est pour cela qu'on me pria de rentrer à l'hôtel, etc.

Le brave Steiler m'assurait en post-scriptum qu'il me garderait personnellement une profonde reconnaissance, si j'acquiesçais à ce désir ; car cette dame refusait de voir un médecin suisse et il sentait sa propre responsabilité engagée.

Cet appel était de ceux auxquels on ne résiste pas. Je ne pouvais refuser de secourir une compatriote qui se mourait en pays étranger. Toutefois j'avais quelques scrupules d'abandonner ainsi Holmes. Finalement nous décidâmes que le jeune messenger suisse demeurerait avec lui pour lui servir de guide et de compagnon pendant que je retournerais à Meiringen. Holmes me dit avoir l'intention de rester encore un peu au bord du torrent, puis qu'il gagnerait lentement le sommet de la montagne et Rosenlani, où je pourrais le rejoindre le soir même. Je partis donc et, en me retournant, je vis mon ami, hélas ! pour la dernière fois en ce monde, les bras croisés, adossé à un rocher, en extase devant le tourbillon.



"I SAW HOLMES GAZING DOWN AT THE RUSH OF THE WATERS."

je vis mon ami [...]devant le tourbillon

Au bas de la descente, je regardai encore en arrière ; de là je ne pouvais apercevoir la cascade, mais seulement le sentier qui contourne le flanc de la montagne et conduit à la chute. Dans ce sentier marchait, à pas pressés, un homme dont la silhouette sombre se détachait sur la verdure environnante. Son aspect me frappa ainsi que la rapidité de son allure, mais dans ma hâte d'arriver à mon but, je ne m'arrêtai pas plus longtemps à cette réflexion. Je mis un peu plus d'une heure à atteindre Melringen. Le vieux Steiler était sur le porche de son hôtel.

— Eh bien ! dis-je en pressant le pas, j'espère que son état ne s'est pas aggravé ?

Une expression de surprise se peignit sur sa figure, et, au froncement de ses sourcils, mon cœur se figea dans ma poitrine.

— Vous ne m'avez pas écrit ceci, dis-je en tirant la lettre de ma poche ? N'y a-t-il pas une dame anglaise malade chez vous ?

— Certainement pas, s'écria-t-il. Pourtant, je vois là le cachet de l'hôtel. Ah ! Ce mot a dû être écrit par ce grand Anglais qui est arrivé après votre départ. Il avait dit...

Je n'attendis pas les explications du maître d'hôtel. Transi de frayeur, je remontai en courant la rue du village pour reprendre en sens

inverse le chemin que je venais de parcourir. Il m'avait fallu une heure pour descendre et, malgré tous mes efforts, je mis deux heures pour remonter à la cascade de Reichenbach. L'alpenstock de Holmes était encore là, appuyé contre le même rocher où j'avais laissé mon ami, mais de lui, aucune trace ; ce fut en vain que je l'appelai. Seuls les rochers d'alentour répercutèrent mes cris en un long écho.

La vue de cet alpenstock m'avait glacé d'effroi : Holmes n'était donc pas allé à Rosenlani. Il était resté dans ce sentier, large de trois pieds, bordé d'un côté par un roc à pic, de l'autre par le précipice ; c'est là que son ennemi l'avait surpris ! Le jeune Suisse avait disparu aussi. Il était sans doute aux gages de Moriarty et avait laissé les deux hommes en présence. Après cela, que s'était-il passé ? Qui pourrait nous le dire ?

Je restai quelques instants pour rassembler mes idées, car j'étais littéralement atterré. Je tentai, pour reconstituer cet horrible drame, d'appliquer la méthode que Holmes lui-même m'avait si souvent enseignée.

Ce n'était hélas ! Que trop simple. L'alpenstock marquait l'endroit où nous nous étions arrêtés pour causer, nous n'étions pas allés jusqu'au bout du sentier, dont le sol grisâtre, perpétuellement mouillé par les embruns, garde les empreintes les plus légères fût-ce celles d'un oiseau. Or, on voyait là distinctement deux lignes de pas ; partant de l'endroit où je me trouvais et se dirigeant vers l'extrémité du sentier. Il n'y en avait pas en sens inverse. À quelques mètres de l'extrémité, le sol était piétiné et boueux ; les ronces et les fougères qui bordaient le précipice étaient foulées et souillées de terre humide. Je me couchai à plat ventre pour plonger du regard dans l'abîme ; l'écume du torrent m'éclaboussait de toutes parts. La nuit était venue ; j'apercevais à peine çà et là des reflets humides sur les parois des rochers noirs, et au fond du précipice le ruissellement du torrent. J'appelai. Pour toute réponse, le mugissement quasi humain de la cascade vint frapper mon oreille.

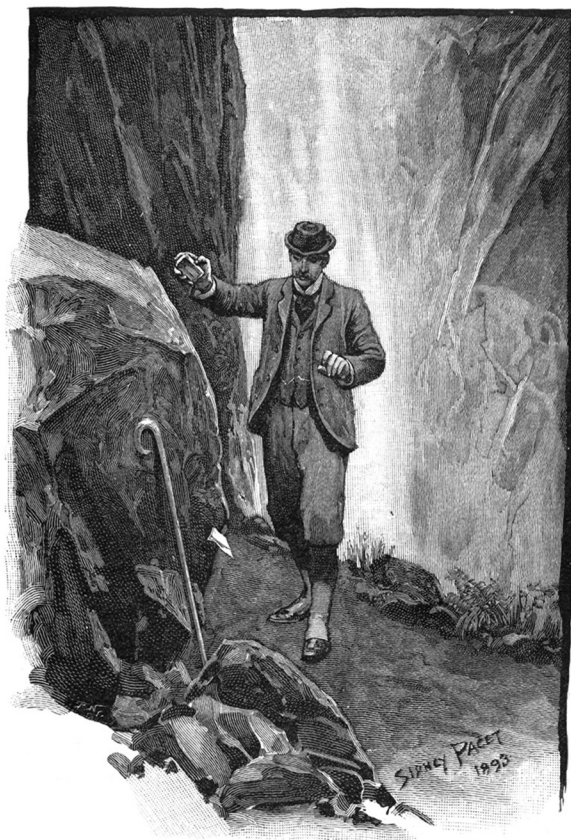
Il était pourtant dit que je recueillerais un dernier souvenir de mon pauvre ami : le roc même où j'avais trouvé l'alpenstock avançait un peu sur le sentier, et, tout en haut, mon œil fut attiré par un point brillant. Allongeant

la main, je découvris l'étui à cigarettes dont Holmes se servait habituellement. En le prenant, je vis tomber à terre un petit carré de papier sur lequel l'étui reposait. Je le dépliai et trouvai trois feuilles de papier arrachées à son calepin ; elles m'étaient destinées. Trait caractéristique : l'adresse était aussi précise, l'écriture, aussi ferme et noble que s'il eût tracé ces lignes dans son bureau.

« Mon cher Watson, disait-il, c'est grâce à la condescendance de M. Moriarty que je vous écris. Il veut bien attendre mon bon plaisir pour le règlement final de la question pendante entre nous. Il vient de me donner un aperçu du « truc » qui lui a permis d'échapper à la police anglaise, et de ne pas perdre un seul de nos mouvements. Ce « truc » ne peut que confirmer la haute opinion que j'avais de son talent. Je suis heureux de penser que je vais délivrer la société de sa présence et, en même temps, de ses méfaits ; mais je vais probablement payer cette bonne action d'un sacrifice qui affligera mes amis et surtout vous, mon cher Watson. Je vous ai expliqué que ma carrière avait dans tous les cas atteint son apogée, et que ce dénouement ne me causait aucune surprise. J'étais bien convaincu, je vous l'avoue, que la lettre envoyée de Meiringen nous tendait un « piège » et je vous ai laissé partir pour votre mission, sachant parfaitement ce qui allait se passer. Dites à l'inspecteur Patterson que les papiers dont il a besoin pour condamner la bande se trouvent dans la case M, enfermés dans une enveloppe bleue sous le titre : « Moriarty ». Avant de quitter l'Angleterre, j'ai disposé de tous mes biens en faveur de mon frère Mycroft. Présentez mes hommages à Mme Watson et croyez-moi mon cher ami, votre très sincère... Sherlock Holmes. »

Je raconterai le reste en quelques mots. Les experts ont établi à peu près sûrement que la lutte entre les deux hommes s'est terminée, comme on pouvait le supposer dans un cas semblable : tous deux avaient dû rouler enlacés dans l'abîme, après avoir soutenu un corps à corps acharné. Inutile de songer à retrouver leurs cadavres ; là au fond de ce gouffre écumant reposant à tout jamais le plus dangereux criminel de son époque à côté du plus vaillant défenseur de la loi. Du jeune Suisse on n'a jamais entendu parler depuis. Il est certain qu'il appartenait à l'équipe

d'agents à la solde de Moriarty. Quant à la bande des malfaiteurs, le public ne saurait oublier les preuves nettes et précises que Holmes avait accumulées pour démasquer leurs menées, et avec quelle dextérité il a su assurer leur perte.



"A SMALL SQUARE OF PAPER FLUTTERED DOWN."

je vis tomber à terre un petit carré de papier

Au cours des débats judiciaires, il ne fut guère question de leur terrible chef, le professeur Moriarty. Si, aujourd'hui, j'ai été amené à parler de ce grand criminel, la faute en est à ces champions maladroits qui, pour innocenter la mémoire d'un bandit, ont osé attaquer celle d'un homme que je regarderai toujours comme le plus digne et le plus sage de son temps.



THE DEATH OF SHERLOCK HOLMES.

tous deux avaient dû rouler enlacés dans l'abîme

ENGLISH

THE FINAL PROBLEM

It is with a heavy heart that I take up my pen to write these the last words in which I shall ever record the singular gifts by which my friend Mr. Sherlock Holmes was distinguished. In an incoherent and, as I deeply feel, an entirely inadequate fashion, I have endeavored to give some account of my strange experiences in his company from the chance which first brought us together at the period of the "Study in Scarlet, up to the time of his interference in the matter of the "Naval Treaty—an interference which had the unquestionable effect of preventing a serious international complication. It was my intention to have stopped there, and to have said nothing of that event which has created a void in my life which the lapse of two years has done little to fill. My hand has been forced, however, by the recent letters in which Colonel James Moriarty defends the memory of his brother, and I have no choice but to lay the facts before the public exactly as they occurred. I alone know the absolute truth of the matter, and I am satisfied that the time has come when no good purpose is to be served by its suppression. As far as I know, there have been only three accounts in the public press : that in the *Journal de Geneve* on May 6th, 1891, the Reuter's despatch in the English papers on May 7th, and finally the recent letter to which I have alluded. Of these the first and second were extremely condensed, while the last is, as I shall now show, an absolute perversion of the facts. It lies with me to tell for the first time what really took place between Professor Moriarty and Mr. Sherlock Holmes.

It may be remembered that after my marriage, and my subsequent start in private practice, the very intimate relations which had existed between Holmes and myself became to some extent modified. He still came to me from time to time when he desired a companion in his investigation, but these occasions grew more and more seldom, until I find that in the year 1890 there were only three cases of which I retain any record. During the winter of that year and the early spring of 1891, I saw in the papers that he had been engaged by the French government upon a matter of supreme importance, and I received two notes from Holmes, dated from Narbonne and from Nimes, from which I

gathered that his stay in France was likely to be a long one. It was with some surprise, therefore, that I saw him walk into my consulting-room upon the evening of April 24th. It struck me that he was looking even paler and thinner than usual.

— Yes, I have been using myself up rather too freely, he remarked, in answer to my look rather than to my words ; I have been a little pressed of late. Have you any objection to my closing your shutters ?

The only light in the room came from the lamp upon the table at which I had been reading. Holmes edged his way round the wall and flinging the shutters together, he bolted them securely.

— You are afraid of something ? I asked.

— Well, I am.

— Of what ?

— Of air-guns.

— My dear Holmes, what do you mean ?

— I think that you know me well enough, Watson, to understand that I am by no means a nervous man. At the same time, it is stupidity rather than courage to refuse to recognize danger when it is close upon you. Might I trouble you for a match ? He drew in the smoke of his cigarette as if the soothing influence was grateful to him.

— I must apologize for calling so late, said he, and I must further beg you to be so unconventional as to allow me to leave your house presently by scrambling over your back garden wall.

— But what does it all mean ? I asked.

He held out his hand, and I saw in the light of the lamp that two of his knuckles were burst and bleeding.

— It is not an airy nothing, you see, said he, smiling. On the contrary, it is solid enough for a man to break his hand over. Is Mrs. Watson in ?

— She is away upon a visit.

— Indeed ! You are alone ?

— Quite.

— Then it makes it the easier for me to propose that you should come away with me for a week to the Continent.

— Where ?

— Oh, anywhere. It's all the same to me.

There was something very strange in all this. It was not Holmes's nature to take an aimless holiday, and something about his pale, worn face told me that his nerves were at their highest tension. He saw the question in

my eyes, and, putting his finger-tips together and his elbows upon his knees, he explained the situation.

— You have probably never heard of Professor Moriarty ? said he.

— Never.

— Aye, there's the genius and the wonder of the thing ! he cried. The man pervades London, and no one has heard of him. That's what puts him on a pinnacle in the records of crime. I tell you, Watson, in all seriousness, that if I could beat that man, if I could free society of him, I should feel that my own career had reached its summit, and I should be prepared to turn to some more placid line in life. Between ourselves, the recent cases in which I have been of assistance to the royal family of Scandinavia, and to the French republic, have left me in such a position that I could continue to live in the quiet fashion which is most congenial to me, and to concentrate my attention upon my chemical researches. But I could not rest, Watson, I could not sit quiet in my chair, if I thought that such a man as Professor Moriarty were walking the streets of London unchallenged.

— What has he done, then ?

— His career has been an extraordinary one. He is a man of good birth and excellent education, endowed by nature with a phenomenal mathematical faculty. At the age of twenty-one he wrote a treatise upon the Binomial Theorem, which has had a European vogue. On the strength of it he won the Mathematical Chair at one of our smaller universities, and had, to all appearances, a most brilliant career before him. But the man had hereditary tendencies of the most diabolical kind. A criminal strain ran in his blood, which, instead of being modified, was increased and rendered infinitely more dangerous by his extraordinary mental powers. Dark rumors gathered round him in the university town, and eventually he was compelled to resign his chair and to come down to London, where he set up as an army coach. So much is known to the world, but what I am telling you now is what I have myself discovered.

As you are aware, Watson, there is no one who knows the higher criminal world of London so well as I do. For years past I have continually been conscious of some power behind the malefactor, some deep organizing power which forever stands in the way of

the law, and throws its shield over the wrong-doer. Again and again in cases of the most varying sorts—forgery cases, robberies, murders—I have felt the presence of this force, and I have deduced its action in many of those undiscovered crimes in which I have not been personally consulted. For years I have endeavored to break through the veil which shrouded it, and at last the time came when I seized my thread and followed it, until it led me, after a thousand cunning windings, to ex-Professor Moriarty of mathematical celebrity.

He is the Napoleon of crime, Watson. He is the organizer of half that is evil and of nearly all that is undetected in this great city. He is a genius, a philosopher, an abstract thinker. He has a brain of the first order. He sits motionless, like a spider in the center of its web, but that web has a thousand radiations, and he knows well every quiver of each of them. He does little himself. He only plans. But his agents are numerous and splendidly organized. Is there a crime to be done, a paper to be abstracted, we will say, a house to be rifled, a man to be removed—the word is passed to the Professor, the matter is organized and carried out. The agent may be caught. In that case money is found for his bail or his defense. But the central power which uses the agent is never caught—never so much as suspected. This was the organization which I deduced, Watson, and which I devoted my whole energy to exposing and breaking up.

But the Professor was fenced round with safeguards so cunningly devised that, do what I would, it seemed impossible to get evidence which would convict in a court of law. You know my powers, my dear Watson, and yet at the end of three months I was forced to confess that I had at last met an antagonist who was my intellectual equal. My horror at his crimes was lost in my admiration at his skill. But at last he made a trip — only a little, little trip — but it was more than he could afford when I was so close upon him. I had my chance, and, starting from that point, I have woven my net round him until now it is all ready to close. In three days — that is to say, on Monday next — matters will be ripe, and the Professor, with all the principal members of his gang, will be in the hands of the police. Then will come the greatest criminal trial of the centu-

ry, the clearing up of over forty mysteries, and the rope for all of them ; but if we move at all prematurely, you understand, they may slip out of our hands even at the last moment.

Now, if I could have done this without the knowledge of Professor Moriarty, all would have been well. But he was too wily for that. He saw every step which I took to draw my coils round him. Again and again he strove to break away, but I as often headed him off. I tell you, my friend, that if a detailed account of that silent contest could be written, it would take its place as the most brilliant bit of thrust-and-parry work in the history of detection. Never have I risen to such a height, and never have I been so hard pressed by an opponent. He cut deep, and yet I just undercut him. This morning the last steps were taken, and three days only were wanted to complete the business. I was sitting in my room thinking the matter over, when the door opened and Professor Moriarty stood before me.

My nerves are fairly proof, Watson, but I must confess to a start when I saw the very man who had been so much in my thoughts standing there on my threshold. His appearance was quite familiar to me. He is extremely tall and thin, his forehead domes out in a white curve, and his two eyes are deeply sunken in his head. He is clean-shaven, pale, and ascetic-looking, retaining something of the professor in his features. His shoulders are rounded from much study, and his face protrudes forward, and is forever slowly oscillating from side to side in a curiously reptilian fashion. He peered at me with great curiosity in his puckered eyes.

« — You have less frontal development than I should have expected, said he, at last. It is a dangerous habit to finger loaded firearms in the pocket of one's dressing-gown. »

The fact is that upon his entrance I had instantly recognized the extreme personal danger in which I lay. The only conceivable escape for him lay in silencing my tongue. In an instant I had slipped the revolver from the drawer into my pocket, and was covering him through the cloth. At his remark I drew the weapon out and laid it cocked upon the table. He still smiled and blinked, but there was something about his eyes which made me feel very glad that I had it there.

« — You evidently don't know me, said he.

« — On the contrary, I answered, I think it is fairly evident that I do. Pray take a chair. I can spare you five minutes if you have anything to say.

« — All that I have to say has already crossed your mind, said he.

« — Then possibly my answer has crossed yours, I replied.

« — You stand fast ?

« — Absolutely.

He clapped his hand into his pocket, and I raised the pistol from the table. But he merely drew out a memorandum-book in which he had scribbled some dates.

« — You crossed my path on the 4th of January, said he. On the 23d you incommoded me ; by the middle of February I was seriously inconvenienced by you ; at the end of March I was absolutely hampered in my plans ; and now, at the close of April, I find myself placed in such a position through your continual persecution that I am in positive danger of losing my liberty. The situation is becoming an impossible one.

« — Have you any suggestion to make ? I asked.

« — You must drop it, Mr. Holmes, said he, swaying his face about. You really must, you know.

« — After Monday, said I.

« — Tut, tut,' said he. 'I am quite sure that a man of your intelligence will see that there can be but one outcome to this affair. It is necessary that you should withdraw. You have worked things in such a fashion that we have only one resource left. It has been an intellectual treat to me to see the way in which you have grappled with this affair, and I say, unaffectedly, that it would be a grief to me to be forced to take any extreme measure. You smile, sir, but I assure you that it really would.

« — Danger is part of my trade, I remarked.

« — That is not danger, said he. It is inevitable destruction. You stand in the way not merely of an individual, but of a mighty organization, the full extent of which you, with all your cleverness, have been unable to realize. You must stand clear, Mr. Holmes, or be trodden under foot.

« — I am afraid, said I, rising, that in the pleasure of this conversation I am neglecting business of importance which awaits me elsewhere. He rose also and looked at me in silence, shaking his head sadly.

« — Well, well, said he, at last. It seems a pity, but I have done what I could. I know every move of your game. You can do nothing before Monday. It has been a duel between you and me, Mr. Holmes. You hope to place me in the dock. I tell you that I will never stand in the dock. You hope to beat me. I tell you that you will never beat me. If you are clever enough to bring destruction upon me, rest assured that I shall do as much to you.

« — You have paid me several compliments, Mr. Moriarty, said I. Let me pay you one in return when I say that if I were assured of the former eventuality I would, in the interests of the public, cheerfully accept the latter.

« — I can promise you the one, but not the other, he snarled, and so turned his rounded back upon me, and went peering and blinking out of the room.

That was my singular interview with Professor Moriarty. I confess that it left an unpleasant effect upon my mind. His soft, precise fashion of speech leaves a conviction of sincerity which a mere bully could not produce. Of course, you will say : « Why not take police precautions against him ? » the reason is that I am well convinced that it is from his agents the blow will fall. I have the best proofs that it would be so.

— You have already been assaulted ?

— My dear Watson, Professor Moriarty is not a man who lets the grass grow under his feet. I went out about mid-day to transact some business in Oxford Street. As I passed the corner which leads from Bentinck Street on to the Welbeck Street crossing a two-horse van furiously driven whizzed round and was on me like a flash. I sprang for the foot-path and saved myself by the fraction of a second. The van dashed round by Marylebone Lane and was gone in an instant. I kept to the pavement after that, Watson, but as I walked down Vere Street a brick came down from the roof of one of the houses, and was shattered to fragments at my feet. I called the police and had the place examined. There were slates and bricks piled up on the roof preparatory to some repairs, and they would have me believe that the wind had toppled over one of these. Of course I knew better, but I could prove nothing. I took a cab after that and reached my brother's rooms in Pall Mall, where I spent the day.

Now I have come round to you, and on my way I was attacked by a rough with a bludgeon. I knocked him down, and the police have him in custody ; but I can tell you with the most absolute confidence that no possible connection will ever be traced between the gentleman upon whose front teeth I have barked my knuckles and the retiring mathematical coach, who is, I dare say, working out problems upon a black-board ten miles away. You will not wonder, Watson, that my first act on entering your rooms was to close your shutters, and that I have been compelled to ask your permission to leave the house by some less conspicuous exit than the front door.

I had often admired my friend's courage, but never more than now, as he sat quietly checking off a series of incidents which must have combined to make up a day of horror.

— You will spend the night here ? I said.

— No, my friend, you might find me a dangerous guest. I have my plans laid, and all will be well. Matters have gone so far now that they can move without my help as far as the arrest goes, though my presence is necessary for a conviction. It is obvious, therefore, that I cannot do better than get away for the few days which remain before the police are at liberty to act. It would be a great pleasure to me, therefore, if you could come on to the Continent with me.

holmes and moriarty fighting near the edge of a cliff

— The practice is quiet, said I, and I have an accommo-dating neighbor. I should be glad to come.

— And to start to-morrow morning ?

— If necessary.

— Oh yes, it is most necessary. Then these are your instructions, and I beg, my dear Watson, that you will obey them to the letter, for you are now playing a double-handed game with me against the cleverest rogue and the most powerful syndicate of criminals in Europe. Now listen ! You will dispatch whatever luggage you intend to take by a trusty messenger unaddressed to Victoria to-night. In the morning you will send for a hansom, desiring your man to take neither the first nor the second which may present itself. Into this hansom you will jump, and you will drive to the Strand end of the Lowther Arcade, handing the address to

the cabman upon a slip of paper, with a request that he will not throw it away. Have your fare ready, and the instant that your cab stops, dash through the Arcade, timing yourself to reach the other side at a quarter-past nine. You will find a small brougham waiting close to the curb, driven by a fellow with a heavy black cloak tipped at the collar with red. Into this you will step, and you will reach Victoria in time for the Continental express.

— Where shall I meet you ?

— At the station. The second first-class carriage from the front will be reserved for us.

— The carriage is our rendez-vous, then ?

— Yes.

It was in vain that I asked Holmes to remain for the evening. It was evident to me that he thought he might bring trouble to the roof he was under, and that that was the motive which impelled him to go. With a few hurried words as to our plans for the morrow he rose and came out with me into the garden, clambering over the wall which leads into Mortimer Street, and immediately whistling for a hansom, in which I heard him drive away.

In the morning I obeyed Holmes's injunctions to the letter. A hansom was procured with such precaution as would prevent its being one which was placed ready for us, and I drove immediately after breakfast to the Lowther Arcade, through which I hurried at the top of my speed. A brougham was waiting with a very massive driver wrapped in a dark cloak, who, the instant that I had stepped in, whipped up the horse and rattled off to Victoria Station. On my alighting there he turned the carriage, and dashed away again without so much as a look in my direction.

So far all had gone admirably. My luggage was waiting for me, and I had no difficulty in finding the carriage which Holmes had indicated, the less so as it was the only one in the train which was marked « Engaged. » My only source of anxiety now was the non-appearance of Holmes. The station clock marked only seven minutes from the time when we were due to start. In vain I searched among the groups of travellers and leave-takers for the lithe figure of my friend. There was no sign of him. I spent a few minutes in assisting a venerable Italian priest, who was endeavoring to make a por-

ter understand, in his broken English, that his luggage was to be booked through to Paris. Then, having taken another look round, I returned to my carriage, where I found that the porter, in spite of the ticket, had given me my decrepit Italian friend as a traveling companion. It was useless for me to explain to him that his presence was an intrusion, for my Italian was even more limited than his English, so I shrugged my shoulders resignedly, and continued to look out anxiously for my friend. A chill of fear had come over me, as I thought that his absence might mean that some blow had fallen during the night. Already the doors had all been shut and the whistle blown, when :

— My dear Watson, said a voice, you have not even condescended to say good-morning.

I turned in uncontrollable astonishment. The aged ecclesiastic had turned his face towards me. For an instant the wrinkles were smoothed away, the nose drew away from the chin, the lower lip ceased to protrude and the mouth to mumble, the dull eyes regained their fire, the drooping figure expanded. The next the whole frame collapsed again, and Holmes had gone as quickly as he had come.

— Good heavens ! I cried ; how you startled me !

— Every precaution is still necessary, he whispered. I have reason to think that they are hot upon our trail. Ah, there is Moriarty himself.

The train had already begun to move as Holmes spoke. Glancing back, I saw a tall man pushing his way furiously through the crowd, and waving his hand as if he desired to have the train stopped. It was too late, however, for we were rapidly gathering momentum, and an instant later had shot clear of the station.

— With all our precautions, you see that we have cut it rather fine, said Holmes, laughing. He rose, and throwing off the black cassock and hat which had formed his disguise, he packed them away in a hand-bag.

— Have you seen the morning paper, Watson ?

— No.

— You haven't seen about Baker Street, then ?

— Baker Street ?

— They set fire to our rooms last night. No great harm was done.

— Good heavens, Holmes ! this is intolerable.

— They must have lost my track completely after their bludgeon-man was arrested. Otherwise they could not have imagined that I had returned to my rooms. They have evidently taken the precaution of watching you, however, and that is what has brought Moriarty to Victoria. You could not have made any slip in coming ?

— I did exactly what you advised.

— Did you find your brougham ?

— Yes, it was waiting.

— Did you recognize your coachman ?

— No.

— It was my brother Mycroft. It is an advantage to get about in such a case without taking a mercenary into your confidence. But we must plan what we are to do about Moriarty now.

— As this is an express, and as the boat runs in connection with it, I should think we have shaken him off very effectively.

— My dear Watson, you evidently did not realize my meaning when I said that this man may be taken as being quite on the same intellectual plane as myself. You do not imagine that if I were the pursuer I should allow myself to be baffled by so slight an obstacle. Why, then, should you think so meanly of him ?

— What will he do ?

— What I should do ?

— What would you do, then ?

— Engage a special.

— But it must be late.

— By no means. This train stops at Canterbury ; and there is always at least a quarter of an hour's delay at the boat. He will catch us there.

— One would think that we were the criminals. Let us have him arrested on his arrival.

— It would be to ruin the work of three months. We should get the big fish, but the smaller would dart right and left out of the net. On Monday we should have them all. No, an arrest is inadmissible.

— What then ?

— We shall get out at Canterbury.

— And then ?

— Well, then we must make a cross-country journey to Newhaven, and so over to Dieppe. Moriarty will again do what I should do. He will get on to Paris, mark down our luggage, and wait for two days at the depot.

In the meantime we shall treat ourselves to a couple of carpet-bags, encourage the manufactures of the countries through which we travel, and make our way at our leisure into Switzerland, via Luxembourg and Basle.

At Canterbury, therefore, we alighted, only to find that we should have to wait an hour before we could get a train to Newhaven.

I was still looking rather ruefully after the rapidly disappearing luggage-van which contained my wardrobe, when Holmes pulled my sleeve and pointed up the line.

— Already, you see, said he.

Far away, from among the Kentish woods there rose a thin spray of smoke. A minute later a carriage and engine could be seen flying along the open curve which leads to the station. We had hardly time to take our place behind a pile of luggage when it passed with a rattle and a roar, beating a blast of hot air into our faces.

— There he goes, said Holmes, as we watched the carriage swing and rock over the points. There are limits, you see, to our friend's intelligence. It would have been a coup-de-maitre had he deduced what I would deduce and acted accordingly.

— And what would he have done had he overtaken us ?

— There cannot be the least doubt that he would have made a murderous attack upon me. It is, however, a game at which two may play. The question now is whether we should take a premature lunch here, or run our chance of starving before we reach the buffet at Newhaven.

We made our way to Brussels that night and spent two days there, moving on upon the third day as far as Strasburg. On the Monday morning Holmes had telegraphed to the London police, and in the evening we found a reply waiting for us at our hotel. Holmes tore it open, and then with a bitter curse hurled it into the grate.

— I might have known it ! he groaned. He has escaped !

— Moriarty ?

— They have secured the whole gang with the exception of him. He has given them the slip. Of course, when I had left the country there was no one to cope with him. But I did think that I had put the game in their hands. I think that you had better return to England, Watson.

— Why ?

— Because you will find me a dangerous companion now. This man's occupation is gone. He is lost if he returns to London. If I read his character right he will devote his whole energies to revenging himself upon me. He said as much in our short interview, and I fancy that he meant it. I should certainly recommend you to return to your practice. It was hardly an appeal to be successful with one who was an old campaigner as well as an old friend. We sat in the Strasburg *salle-à-manger* arguing the question for half an hour, but the same night we had resumed our journey and were well on our way to Geneva.

For a charming week we wandered up the Valley of the Rhone, and then, branching off at Leuk, we made our way over the Gemmi Pass, still deep in snow, and so, by way of Interlaken, to Meiringen. It was a lovely trip, the dainty green of the spring below, the virgin white of the winter above ; but it was clear to me that never for one instant did Holmes forget the shadow which lay across him. In the homely Alpine villages or in the lonely mountain passes, I could tell by his quick glancing eyes and his sharp scrutiny of every face that passed us, that he was well convinced that, walk where we would, we could not walk ourselves clear of the danger which was dogging our footsteps.

Once, I remember, as we passed over the Gemmi, and walked along the border of the melancholy Daubensee, a large rock which had been dislodged from the ridge upon our right clattered down and roared into the lake behind us. In an instant Holmes had raced up on to the ridge, and, standing upon a lofty pinnacle, craned his neck in every direction. It was in vain that our guide assured him that a fall of stones was a common chance in the spring-time at that spot. He said nothing, but he smiled at me with the air of a man who sees the fulfillment of that which he had expected.

And yet for all his watchfulness he was never depressed. On the contrary, I can never recollect having seen him in such exuberant spirits. Again and again he recurred to the fact that if he could be assured that society was freed from Professor Moriarty he would cheerfully bring his own career to a conclusion.

— I think that I may go so far as to say, Watson, that I have not lived wholly in vain,

he remarked. If my record were closed to-night I could still survey it with equanimity. The air of London is the sweeter for my presence. In over a thousand cases I am not aware that I have ever used my powers upon the wrong side. Of late I have been tempted to look into the problems furnished by nature rather than those more superficial ones for which our artificial state of society is responsible. Your memoirs will draw to an end, Watson, upon the day that I crown my career by the capture or extinction of the most dangerous and capable criminal in Europe.

I shall be brief, and yet exact, in the little which remains for me to tell. It is not a subject on which I would willingly dwell, and yet I am conscious that a duty devolves upon me to omit no detail.

It was on the 3d of May that we reached the little village of Meiringen, where we put up at the *Englischer Hof*, then kept by Peter Steiler the elder. Our landlord was an intelligent man, and spoke excellent English, having served for three years as waiter at the Grosvenor Hotel in London. At his advice, on the afternoon of the 4th we set off together, with the intention of crossing the hills and spending the night at the hamlet of Rosenlauri. We had strict injunctions, however, on no account to pass the falls of Reichenbach, which are about half-way up the hill, without making a small detour to see them.

It is indeed, a fearful place. The torrent, swollen by the melting snow, plunges into a tremendous abyss, from which the spray rolls up like the smoke from a burning house. The shaft into which the river hurls itself is an immense chasm, lined by glistening coal-black rock, and narrowing into a creaming, boiling pit of incalculable depth, which brims over and shoots the stream onward over its jagged lip. The long sweep of green water roaring forever down, and the thick flickering curtain of spray hissing forever upward, turn a man giddy with their constant whirl and clamor. We stood near the edge peering down at the gleam of the breaking water far below us against the black rocks, and listening to the half-human shout which came booming up with the spray out of the abyss.

The path has been cut half-way round the fall to afford a complete view, but it ends

abruptly, and the traveler has to return as he came. We had turned to do so, when we saw a Swiss lad come running along it with a letter in his hand. It bore the mark of the hotel which we had just left, and was addressed to me by the landlord. It appeared that within a very few minutes of our leaving, an English lady had arrived who was in the last stage of consumption. She had wintered at Davos Platz, and was journeying now to join her friends at Lucerne, when a sudden hemorrhage had overtaken her. It was thought that she could hardly live a few hours, but it would be a great consolation to her to see an English doctor, and, if I would only return, etc. The good Steiler assured me in a postscript that he would himself look upon my compliance as a very great favor, since the lady absolutely refused to see a Swiss physician, and he could not but feel that he was incurring a great responsibility.

The appeal was one which could not be ignored. It was impossible to refuse the request of a fellow-countrywoman dying in a strange land. Yet I had my scruples about leaving Holmes. It was finally agreed, however, that he should retain the young Swiss messenger with him as guide and companion while I returned to Meiringen. My friend would stay some little time at the fall, he said, and would then walk slowly over the hill to Rosenlauri, where I was to rejoin him in the evening. As I turned away I saw Holmes, with his back against a rock and his arms folded, gazing down at the rush of the waters. It was the last that I was ever destined to see of him in this world.

When I was near the bottom of the descent I looked back. It was impossible, from that position, to see the fall, but I could see the curving path which winds over the shoulder of the hill and leads to it. Along this a man was, I remember, walking very rapidly.

I could see his black figure clearly outlined against the green behind him. I noted him, and the energy with which he walked but he passed from my mind again as I hurried on upon my errand.

It may have been a little over an hour before I reached Meiringen. Old Steiler was standing at the porch of his hotel.

— Well, said I, as I came hurrying up, I trust that she is no worse ?

A look of surprise passed over his face, and at the first quiver of his eyebrows my heart turned to lead in my breast.

— You did not write this ? I said, pulling the letter from my pocket. There is no sick Englishwoman in the hotel ?

— Certainly not ! he cried. But it has the hotel mark upon it ! Ha, it must have been written by that tall Englishman who came in after you had gone. He said—

But I waited for none of the landlord's explanations. In a tingle of fear I was already running down the village street, and making for the path which I had so lately descended. It had taken me an hour to come down. For all my efforts two more had passed before I found myself at the fall of Reichenbach once more. There was Holmes's Alpine-stock still leaning against the rock by which I had left him. But there was no sign of him, and it was in vain that I shouted. My only answer was my own voice reverberating in a rolling echo from the cliffs around me.

It was the sight of that Alpine-stock which turned me cold and sick. He had not gone to Rosenlauri, then. He had remained on that three-foot path, with sheer wall on one side and sheer drop on the other, until his enemy had overtaken him. The young Swiss had gone too. He had probably been in the pay of Moriarty, and had left the two men together. And then what had happened ? Who was to tell us what had happened then ?

I stood for a minute or two to collect myself, for I was dazed with the horror of the thing. Then I began to think of Holmes's own methods and to try to practise them in reading this tragedy. It was, alas, only too easy to do. During our conversation we had not gone to the end of the path, and the Alpine-stock marked the place where we had stood. The blackish soil is kept forever soft by the incessant drift of spray, and a bird would leave its tread upon it. Two lines of footmarks were clearly marked along the farther end of the path, both leading away from me. There were none returning. A few yards from the end the soil was all ploughed up into a patch of mud, and the branches and ferns which fringed the chasm were torn and bedraggled. I lay upon my face and peered over with the spray spouting up all around me. It had darkened since I left, and now I could only see here and there the glistening of moisture upon the black walls, and far

away down at the end of the shaft the gleam of the broken water. I shouted ; but only the same half-human cry of the fall was borne back to my ears.

But it was destined that I should after all have a last word of greeting from my friend and comrade. I have said that his Alpine-stock had been left leaning against a rock which jutted on to the path. From the top of this boulder the gleam of something bright caught my eye, and, raising my hand, I found that it came from the silver cigarette-case which he used to carry. As I took it up a small square of paper upon which it had lain fluttered down on to the ground. Unfolding it, I found that it consisted of three pages torn from his note-book and addressed to me. It was characteristic of the man that the direction was a precise, and the writing as firm and clear, as though it had been written in his study.

« My dear Watson, it said, I write these few lines through the courtesy of Mr. Moriarty, who awaits my convenience for the final discussion of those questions which lie between us. He has been giving me a sketch of the methods by which he avoided the English police and kept himself informed of our movements. They certainly confirm the very high opinion which I had formed of his abilities. I am pleased to think that I shall be able to free society from any further effects of his presence, though I fear that it is at a cost which will give pain to my friends, and especially, my dear Watson, to you. I have already explained to you, however, that my career had in any case reached its crisis, and that no possible conclusion to it could be more congenial to me than this. Indeed, if I may make a full confession to you, I was quite convinced that the letter from Meiringen was a hoax, and I allowed you to depart on that errand under the persuasion that some development of this sort would follow. Tell Inspector Patterson that the papers which he needs to convict the gang are in pigeonhole M., done up in a blue envelope and inscribed « Moriarty. » I made every disposition of my property before leaving England, and handed it to my brother Mycroft. Pray give my greetings to Mrs. Watson, and believe me to be, my dear fellow,

Very sincerely yours,
SHERLOCK HOLMES

A few words may suffice to tell the little that remains. An examination by experts leaves little doubt that a personal contest between the two men ended, as it could hardly fail to end in such a situation, in their reeling over, locked in each other's arms. Any attempt at recovering the bodies was absolutely hopeless, and there, deep down in that dreadful caldron of swirling water and seething foam, will lie for all time the most dangerous criminal and the foremost champion of the law of their generation. The Swiss youth was never found again, and there can be no doubt that he was one of the numerous agents whom Moriarty kept in this employ. As to the gang, it will be within the memory of the public how completely the evidence which Holmes had accumulated exposed their organization, and how

heavily the hand of the dead man weighed upon them. Of their terrible chief few details came out during the proceedings, and if I have now been compelled to make a clear statement of his career it is due to those injudicious champions who have endeavored to clear his memory by attacks upon him whom I shall ever regard as the best and the wisest man whom I have ever known.

Published free by

Denis éditions artisanales
12 avenue de Lattre de Tassigny,
La Forge 71360 Épinac
edition@denis-editions.com

Le Dernier Problème est l'un des textes les plus importants du canon holmésien. On apprend dans ce récit l'existence du professeur Moriarty, un génie du mal à la tête du crime organisé londonien. Les deux hommes périssent dans les chutes du Reichenbach à la fin du récit.

"C'est avec une profonde tristesse que je consacre ces dernières pages au souvenir de mon ami Sherlock Holmes, dont les facultés si exceptionnelles ont inspiré tous mes récits. Je me suis donné pour tâche de dévoiler au public les faits vraiment extraordinaires auxquels je me suis trouvé mêlé, depuis l'époque où un hasard particulier nous a réunis autour d'Une Étude de rouge, jusqu'au moment où mon ami a dû intervenir dans l'affaire du Traité naval."



Partage gratuit-libre de Droits